

# Catalyseur

Bulletin de Cuso International pour les citoyens du monde Automne 2018



J'en suis  
*la preuve  
vivante*

A smiling man and woman, both wearing light blue t-shirts with the CUSO International logo, are standing outdoors next to a classic car. The man is wearing glasses and has his arm around the woman. The woman is also wearing glasses and has her hand on her hip. The background is a lush green hedge. The overall mood is positive and adventurous.

**CUSO**  
International

**Lancez-vous dans votre  
prochaine aventure!  
Retournez sur le terrain!**

[cusointernational.org](http://cusointernational.org)

Catalyseur est publié par  
Cuso International

Cuso International est un organisme de développement international ayant pour mission d'éliminer la pauvreté et les inégalités avec le concours de ses coopérants-volontaires hautement qualifiés, de ses partenaires locaux et de ses généreux donateurs. Cuso International, dont la création remonte à 1961, est un organisme de bienfaisance enregistré au Canada et aux États-Unis. Les fonds recueillis ont permis plus de 15 000 affectations volontaires partout dans le monde.

Numéros de charité enregistrés:  
Canada: 81111 6813 RR0001  
États Unis: EIN 30-0545486



Nous voulons remercier les nombreux employés, anciens et nouveaux coopérants-volontaires et partenaires qui ont contribué à ce numéro du bulletin Catalyseur.

Veuillez envoyer vos commentaires, vos idées et vos textes à :  
editor@cusointernational.org.

Nous tenons à souligner l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise d'Affaires mondiales Canada.

# Canada

Catalyst is also available in English | Catalyseur est également disponible en anglais

© Cuso International, 2018.  
Imprimé au Canada.



## CONTENU

### 3 Un échange fructueux

Christia Roberts, une spécialiste en agroalimentaire, a appris autant qu'elle a enseigné

### 5 Petite entrevue

Voir le Cameroun sous un autre angle

### 6 En mission

La promotion des droits des femmes au Myanmar

### 8 Le goût de la réussite

Donner un coup de pouce aux étudiants des Territoires du Nord-Ouest

### 16 Idées nouvelles

Aider les cultivateurs philippins à prospérer

### 18 Un goût de pas assez

Reporter son retour au pays a permis à Kristjanna Grimmelt de mener à terme des projets importants

### 20 À propos des anciens

Lieu de partage et de retrouvailles

### 21 Point de mire

Judy Mill était une jeune infirmière quand elle a rejoint Cuso International et s'est rendue en Zambie en 1972

**En couverture:** Anene Merga a des décisions difficiles à prendre concernant son éducation. Lisez son histoire à la page 12.



Femmes et enfants venus pour une consultation à l'hôpital d'Assosa en Ethiopie.

## Mot du chef de la direction

**POUR QUE L'ENSEMBLE DE LA POPULATION PUISSE PROSPÉRER** et s'épanouir, les femmes et les hommes doivent jouir des mêmes droits et avoir les mêmes occasions de participer aux décisions qui affectent leur vie. Cette conviction profonde est au cœur de la mission et des programmes de Cuso International.

Lorsque les femmes et les filles possèdent les outils nécessaires pour réussir, elles les utilisent non seulement pour se sortir de la pauvreté, mais également pour soutenir et renforcer leur famille et leur communauté. Et nos coopérants-volontaires — ceux d'hier comme ceux d'aujourd'hui — sont les catalyseurs de ces changements.

Dans les pages qui suivent, vous lirez le récit de femmes et d'hommes extraordinaires, qui travaillent sans relâche pour transformer leur communauté. Vous découvrirez des sages-femmes africaines qui enseignent l'art de prodiguer des soins maternels respectueux, des cultivatrices d'Amérique latine et d'Asie du Sud-Est qui prennent leur éducation en main et des étudiantes éthiopiennes qui luttent de l'intérieur contre les injustices.

Je suis extrêmement fier du travail effectué sur le terrain, que j'ai d'ailleurs eu la chance de voir en action. Lors d'un séjour au Nigeria, j'ai eu l'honneur de rencontrer des jeunes qui voient leurs perspectives s'améliorer sur le marché du travail grâce à des formations et à du mentorat.

Depuis 57 ans, nous contribuons à améliorer les conditions de vie de populations à travers le monde. Dans ce numéro du *Catalyseur*, nous reconnaissons toute la richesse de cet héritage tout en lui donnant un coup de jeunesse. Nous continuerons à partager des récits de coopérants-volontaires d'hier à aujourd'hui, bien sûr, mais avec un éclairage un peu plus décoiffant!

Nous aimerions vraiment savoir ce que vous pensez de cette nouvelle vision de votre *Catalyseur*. Je vous invite à le faire à : [editor@cusointernational.org](mailto:editor@cusointernational.org). Une chose est certaine, par ailleurs : peu importe son format, nous éprouverons toujours le même plaisir à partager vos expériences et vos témoignages.

Bonne lecture et à bientôt!



C. Glenn Mifflin  
Chef de la direction

# Un échange fructueux



Christia Roberts 2007, experte en horticulture commerciale.

**C**hristia Roberts, une spécialiste en agroalimentaire, a appris autant qu'elle a enseigné pendant son affectation comme conseillère en développement durable, en Colombie.

Dotée d'une solide expérience en production horticole commerciale, cette Vancouveroise voulait aider les cultivateurs de pays en développement à opter pour des pratiques agricoles durables et respectueuses de l'environnement, tout en augmentant leurs revenus. Au moment de sa retraite, cette grand-mère de deux adorables petits-enfants est partie pour une affectation d'une année en Colombie. Son mandat : collaborer avec Fruandes, un partenaire de Cuso International qui travaille avec de petits cultivateurs de produits biologiques équitables.

« Je voulais faire de la coopération volontaire depuis très longtemps, explique Christia.

J'ai adoré ma carrière en horticulture commerciale. C'est ce que je pouvais faire, car j'avais les compétences nécessaires. »

En 12 mois, Christia a aidé 100 familles à améliorer le rendement de leurs cultures. Elle a élaboré des expérimentations faciles à mener par les cultivateurs afin de voir à quel point de petits changements dans leurs techniques

pouvaient avoir une incidence sur leurs récoltes. Les deux exemples les plus notables concernent les bananes et les pitahayas.

En ce qui concerne la culture de pitahayas (ou pitayas), il est essentiel que les cultivateurs contrôlent la floraison afin de synchroniser la récolte. « On ne veut pas récolter seulement deux ou trois fruits par jour. Il faut pouvoir récolter toute la production, raconte Christia. Or, ils ne savaient pas comment provoquer la floraison des pitahayas, une technique pourtant bien connue en Israël. »

Elle a donc mis les cultivateurs en contact avec des

**On ne veut pas récolter seulement deux ou trois fruits par jour. Il faut pouvoir récolter toute la production.**

scientifiques israéliens, qui leur ont expliqué comment faire en sorte que tous les plants fleurissent simultanément. Depuis, les cultivateurs ont constaté une augmentation significative de leurs récoltes et de leur rentabilité financière. Encore aujourd'hui, le partage d'information entre les cultivateurs et des scientifiques de partout dans le monde se poursuit!

Les cultivateurs de bananes, quant à eux, s'inquiétaient de la consommation d'eau et d'engrais dans leurs bananeraies. Christia a tout de suite ciblé le problème : les tiges trop nombreuses, qui monopolisaient les nutriments des bananiers et les affaiblissaient. Comme ils avaient l'air en santé, les cultivateurs étaient réticents à les élaguer... Jusqu'au jour où Christia leur a expliqué qu'ils n'avaient pas besoin de toutes ces tiges.

« Les bananiers se multipliaient comme de la mauvaise herbe, explique-t-elle. Les cultivateurs étaient ravis! De plus, la qualité et le volume de leur production ont connu une amélioration exceptionnelle cette année-là! »

D'après German Betancourt, le directeur technologique du développement de la culture biologique chez Fruandes, Christia a créé d'excellents liens avec les cultivateurs et a travaillé avec eux d'égal à égal. « Elle leur a transmis des méthodes pour mieux structurer leur travail, des méthodes que nous avons adaptées à la culture en

milieu tropical, explique-t-il. Les gens l'adoraient! Elle était toujours prête à donner des conseils, et elle parlait à tout le monde, sans jamais les juger. »

Christia, qui a énormément appris de l'approche collaborative des cultivateurs, a vécu une expérience différente de celle de sa vie professionnelle précédente. « Il ne s'agit pas seulement de 100 propriétaires, mais bien de 100 familles qui se composent souvent de 3 générations, souligne-t-elle. Ce sont des champions de la collaboration. Il n'y a pas de concurrence entre eux. Ils sont soucieux les uns des autres, et c'est une excellente façon de travailler. »



Christia Roberts faisant la tournée des cultivateurs, à Ipiales, en Colombie.



Enfants d'agriculteurs cultivant l'espoir pour leur pays.



# Petite entrevue

Sandrine Messomo 2017

Après avoir obtenu sa résidence permanente au Canada, la Camerounaise **Sandrine Messomo** est partie comme coopérante-volontaire de Cuso International dans son pays d'origine. Cette expérience lui a permis de voir le Cameroun d'un nouvel angle.

**Q :** Raconte-nous ton expérience de coopération volontaire au Cameroun.

**R :** J'avais deux mandats distincts. J'étais gestionnaire de projets auprès de l'Association camerounaise des femmes juristes (ACAFEJ). Je devais notamment favoriser l'indépendance des femmes dans trois camps de réfugiés, ouvrir des stations de radio en milieu rural afin de promouvoir les droits des femmes et organiser des séminaires sur l'égalité entre les femmes et les hommes.

Mon deuxième mandat consistait à aider nos partenaires locaux à mieux comprendre la politique sur l'égalité entre les sexes et à leur apprendre à tenir compte des femmes, des filles et des populations marginalisées dans l'élaboration de leurs programmes.

**Q :** Comment s'est passé le retour dans ton pays d'origine comme coopérante-volontaire?

**R :** Nos partenaires présumaient que j'aurais toutes les réponses à leurs problèmes parce que je venais d'un

pays développé! Mon rôle consistait à les aider à comprendre qu'ils détenaient déjà les réponses, et que la clé du succès résidait dans les échanges d'idées, les études de cas, le travail d'équipe et la collaboration. Ils ont beaucoup apprécié mon approche, qui leur permettait de s'approprier le processus et les résultats qui en découlaient.

**Q :** Quelle fut la plus grande difficulté de ton affectation?

**R :** Le travail que j'ai fait au service d'aide juridique de l'ACAFEJ. La violence subie par les Camerounaises est littéralement crève-cœur. J'ai fini par développer une certaine résilience pour être capable de leur offrir de bons conseils, mais leur situation m'affectait énormément.

**Q :** Qu'as-tu préféré dans ton expérience?

**R :** Le fait que nous ne sommes pas là uniquement pour donner. Nous pouvons apprendre bien des choses. Tout le monde est gagnant. J'ai

beaucoup appris. Mes partenaires sur le terrain m'ont dit que je leur ai beaucoup apporté, mais je peux affirmer la même chose! C'est une expérience qui permet de grandir et de voir les choses différemment. Je pensais connaître mon pays, mais y faire de la coopération volontaire m'a permis de voir les choses sous un autre angle.

**Q :** De façon générale, comment s'est passée ton expérience?

**R :** Même si je suis partie sur le terrain pour contribuer au développement du Cameroun, c'est moi qui ai retiré le plus de cette expérience. Oui, il faut s'adapter, et ce n'est pas toujours facile. Mais voir la gratitude chez les gens que j'ai aidés, savoir que la politique de Cuso International en matière d'égalité hommes-femmes était mieux comprise et constater que nos partenaires camerounais intégraient l'inclusion sociale dans leurs programmes : voilà exactement les raisons qui m'avaient poussée à partir sur le terrain.



La conseillère juridique Katherine Chong 2017, aide les Birmanes victimes de violence conjugale et sexiste.

# En mission

La promotion des droits des femmes au Myanmar

**L**e petit édifice de style colonial en bois de Dawei a un petit quelque chose de spécial... Bien qu'il tombe légèrement en ruine, il s'agit du seul refuge pour les femmes et les filles qui fuient la prostitution forcée, la violence sexuelle et la violence conjugale dans la région de Tanintharyi, au Myanmar (Birmanie).

Ouvert en 2016, le refuge est opéré par la Tavoyan Women's Union. Il offre aux survivantes de violences de toutes sortes un lieu de vie, des repas et du counseling, de même que du soutien et de l'assistance pour défendre leur cause en cour.

« Ces femmes poursuivent une mission : l'égalité entre les sexes », souligne Katherine Chong, une coopérante-volontaire de Cuso International, qui agit à titre de conseillère juridique au sein de l'Union. L'an dernier, l'Union a offert un toit à 17 femmes et filles, offert des services juridiques gratuits à 49 femmes et filles dans des affaires de viol, de violence conjugale, de traite de personne, d'enlèvement ou de fugue.

L'Union offre des services juridiques à ses clientes, comme des fonds pour couvrir les frais d'avocat et de transport, explique Aly Pang, une autre coopérante-volontaire de Cuso International et conseillère en relations hommes-femmes auprès de l'Union. « Bien des femmes manquent de ressources pour naviguer dans le système juridique, précise-t-elle. Et partir de leur village pour se rendre à Dawei peut leur coûter une semaine de salaire. »

Pendant son affectation de 10 mois, Aly a étudié la loi du point de vue des droits des femmes et élaboré un programme pour enseigner aux résidentes du refuge à coudre et à faire de l'artisanat. « Nous avons constaté que les femmes et les filles qui attendaient leur procès étaient souvent désœuvrées, raconte-t-elle. En plus de leur donner un sentiment d'indépendance, acquérir de nouvelles compétences leur permet de trouver du travail. »

L'Union donne également aux femmes les outils pour devenir des leaders dans leur communauté. À preuve, Lwin Lwin Hlaing a commencé à travailler comme gestionnaire des programmes de défense des droits des femmes

chez Peuples solidaires Myanmar après avoir suivi une formation par l'entremise de l'Union. Aujourd'hui, elle dirige plusieurs projets, dont un sur la sécurité des femmes en milieu urbain, ainsi que des campagnes de concert avec d'autres organismes dans le but de rendre les services publics moins sexistes.

## Lutter contre le manque d'inclusion

La construction d'un port de mer et d'une zone industrielle d'importance à Dawei pose de sérieux problèmes aux résidents locaux. On a procédé à des évictions sans compensation (ou avec des compensations minimales), la pollution de l'air, de l'eau et de la terre est terrible et les personnes affectées n'ont pas été consultées, raconte Katherine. « Et l'un des problèmes récurrents, c'est le manque d'inclusion des femmes dans ces processus », souligne-t-elle.

Si les hommes profitent minimalement de la création d'emplois, les femmes obtiennent rarement du travail et ne font que subir les aspects négatifs de la situation, explique Aly. « Le risque de traite de personne est élevé chez les jeunes femmes en raison de l'afflux important de travailleurs étrangers. De nombreux hommes célibataires arriveront dans la région, ce qui pourrait entraîner une augmentation de la prostitution. De plus, les cultivatrices sont déplacées. »

L'Union continue malgré tout de promouvoir l'accès équitable à l'information concernant le projet, ainsi que sa participation aux discussions sur les solutions communautaires et aux négociations avec les entreprises et le gouvernement. Elle continue à encourager les femmes à s'impliquer dans la politique et à exiger des changements législatifs pour inclure les idées et les points de vue des femmes dans le processus décisionnel.

« Il serait imprudent de sous-estimer leur force et leur volonté, affirme Katherine. Ces femmes sont passionnées et déterminées à protéger leur famille et les droits de leurs sœurs, de leurs mères, de leurs filles et de leurs enfants. »



# Le goût de la réussite

Donner un coup de pouce aux étudiants des Territoires du Nord-Ouest

Après son affectation comme aide-enseignant dans les Territoires du Nord-Ouest, Nathan Burrows retourne à son tour sur les bancs d'école. Le jeune homme, membre de la Première Nation algonquine, fréquentera l'Université d'Ottawa en sciences de l'éducation cet automne.

Après avoir étudié et travaillé en génie mécanique pendant un certain temps, il avait besoin de changement! « Je voulais trouver un moyen d'utiliser mon diplôme pour faire quelque chose que j'aimais. Je me suis alors souvenu de mon professeur de physique au secondaire, qui avait un baccalauréat en génie mécanique, explique Nathan. J'ai eu plusieurs enseignants extraordinaires pendant mes études. J'avoue que ce serait fabuleux de jouer ce rôle à mon tour. »

Alors qu'il se préparait pour ce changement de carrière, Nathan s'est souvenu de l'impact de Cuso International dans la vie de son oncle et d'une amie de la famille. Cette dernière, Julia Magnuson-Ford, une ancienne directrice de campagnes de collecte de fonds, a passé deux ans en Jamaïque avec Cuso International. Depuis, elle y retourne six mois par année. Dennis Tessier, l'oncle de Nathan, a quant à lui travaillé 12 ans en Tanzanie après son affectation avec Cuso International! Il est le cofondateur d'ARTI Energy, une entreprise sociale d'énergie renouvelable qui dessert l'Afrique de l'Est.

« Faire de la coopération volontaire avec Cuso International a complètement changé leur vie », souligne Nathan. Ayant vu une affectation comme aide-enseignant dans le Nord, il n'a pas hésité une seconde.

Il a finalement passé 10 mois dans la municipalité de 900 habitants de Fort McPherson. Il y animait des activités pour les étudiants de l'école secondaire Chief Julius, qui compte seulement 100 étudiants, de la maternelle à la 12e année. Comme l'école n'a pas les ressources pour donner

Nathan Burrows 2018, qui a fait un changement de carrière après son affectation.

les cours préalables aux études universitaires, les étudiants doivent s'inscrire à des cours en ligne offerts par les enseignants d'une école d'Inuvik.

Aux dires de Nathan, les quatre étudiants avec lesquels il a travaillé pendant son affectation étaient intelligents, doués et déterminés à réussir. « Ils ont la motivation pour réussir à l'université. Nous leur avons simplement donné les outils nécessaires pour optimiser les retombées de leurs efforts. »

D'après Shirley Snowshoe-Peterson, la directrice de l'école, Nathan s'est bien intégré parmi les étudiants, le personnel et l'ensemble de la communauté. « C'est un excellent coopérant-volontaire, et il était visiblement heureux de faire ce qu'il faisait », raconte-t-elle.

Lorsqu'il n'était pas en train de travailler directement avec ses étudiants, Nathan enseignait les mathématiques et la théorie musicale. Il a également créé un cours sur l'impression en 3D, avec des documents pour les étudiants, des examens et des plans de cours pouvant être utilisés dans toutes les écoles des Territoires du Nord-Ouest.

« Cette année, les coopérants-volontaires étaient fantastiques, constate Will Logan, consultant en TI de la commission scolaire et coordonnateur des coopérants-volontaires à Fort McPherson, Aklavik et Tuktoyaktuk. « Je sais que les écoles étaient très satisfaites! »

### Une réalité différente

La municipalité de Fort McPherson est absolument magnifique, et ses habitants sont très accueillants, tient à souligner Nathan. Il a d'ailleurs participé au comité chargé d'organiser les événements spéciaux, aidé à recueillir des fonds pour des danses et des célébrations et donné un coup

de main lors des parties de bingo hebdomadaires.

« Les gens ont le sens de l'hospitalité. Ils veulent qu'on participe aux activités communautaires, raconte-t-il en ajoutant du même souffle que le plus beau cadeau que lui a offert cette affectation a été de pouvoir reprendre contact avec la nature. »

« Je me souviens d'une nuit où nous sommes tous sortis. Nous avons roulé sur les collines à la sortie de la ville, dans la froidure de l'hiver. Nous avons creusé un trou dans la neige et allumé un feu, puis nous avons observé les aurores boréales qui dansaient autour de nous. Ce genre d'activité va terriblement me manquer. »

Malheureusement, souligne-t-il, le traumatisme intergénérationnel des pensionnats est encore frais dans la mémoire collective. Le dernier pensionnat de la région, le Grollier Hall, n'a fermé ses portes qu'en 1996. « La réalité est bien différente dans cette région du pays. Toutes les personnes de 30 ans et plus, qui viennent d'entrer dans la vie adulte, ont passé quelques années dans un pensionnat. On en voit encore les séquelles. »

Les injustices historiques subies par les peuples autochtones en raison de la colonisation constituent un obstacle à leur droit à un développement respectueux de leurs besoins. En collaborant avec des partenaires autochtones, les coopérants-volontaires de Cuso International les aident à augmenter la réussite scolaire chez les enfants et les jeunes autochtones du Nord du Canada.

« L'éducation est très importante pour eux, explique Nathan. Nous aidons donc les étudiants à faire en sorte que leurs efforts leur ouvrent le plus de portes possible. »



Fort McPherson, T.N.-O.



# Lutter contre la violence faite aux femmes

Les abus que les professionnels de la santé de la RDC font subir aux femmes sont nombreux : négligences médicales, exigences monétaires, violence physique et psychologique, etc.

**L**a violence faite aux femmes pendant l'accouchement est malheureusement chose courante en République démocratique du Congo (RDC), explique Thethe Lukusa. « La fréquence de la violence faite aux femmes pendant l'accouchement est préoccupante. C'est d'ailleurs l'un des facteurs de stress chez les femmes enceintes », explique cette professeure et sage-

bénoises reçoivent une formation sur les soins maternels respectueux offerte dans le cadre du projet Les sages-femmes sauvent des vies (projet MSL). En 2013, avant la mise en œuvre de ce projet, les sages-femmes ne recevaient pas de formation en soins maternels respectueux, alors qu'elles devaient prendre des décisions majeures concernant les pratiques en santé maternelle, néonatale

Plusieurs participantes ont souligné le fait que les médecins, les infirmières et les sages-femmes traitaient mal les femmes enceintes. Elles ont mentionné des cas de négligence médicale, d'exigences monétaires, de discrimination, de déni de pratiques traditionnelles et de violence physique, verbale et psychologique.

« Depuis l'arrivée du projet MSL, la SCOSAF travaille très fort avec toutes les sages-femmes pour promouvoir le droit des femmes d'exiger et de recevoir des soins maternels respectueux, explique Thethe, qui travaille à Kinshasa. On collabore avec le ministère de la Santé pour que la question des soins respectueux soit intégrée dans les modules de formation de sage-femme. »

Le projet MSL enseigne également aux sages-femmes à offrir des soins obstétricaux d'urgence aux mères et aux enfants en cas de complications (hémorragie, prééclampsie, éclampsie, arrêt de progression du travail,

## La fréquence de la violence faite aux femmes pendant l'accouchement est préoccupante.

femme, membre de la Société congolaise de la pratique sage-femme (SCOSAF).

C'est pour s'attaquer à ce problème que des sages-femmes congolaises, tanzaniennes, éthiopiennes et

et infantile.

Récemment, Thethe et des membres de quatre associations de sages-femmes ont suivi un atelier offert par Cuso International sur l'égalité hommes-femmes et l'inclusion sociale.



Sage-femme Thethe Lukusa

sepsie et anémie, par exemple).

« Les autres professionnels de la santé nous traitent avec respect et reconnaissent notre expertise en obstétrique, souligne Thethe. Depuis cette formation, je suis motivée à travailler à la maternité, à partager mes connaissances avec mes collègues, à mettre en pratique ce que j'ai appris et à sauver des vies. »

*Pour en savoir plus, visitez [cusointernational.org/fr/project/les-sages-femmes-sauvent-des-vies](https://cusointernational.org/fr/project/les-sages-femmes-sauvent-des-vies).*

L'éleveuse Mercy Ushie nourrissant ses poulets.



## Envol grâce à YouLead

Le manque d'expertise technique est souvent un frein à la création d'entreprises chez les jeunes, de même qu'à leur prospérité. C'était exactement le cas de Mercy Ushie, qui subissait des pertes énormes avant que son frère ne lui parle du projet YouLead. Aujourd'hui, grâce à ses cours en formation technique et en développement d'entreprise, son élevage est florissant.

« J'ai appris comment élever et vacciner des poulets. J'ai aussi appris plein d'autres choses que j'ignorais! », raconte Mercy, une résidente de Bekwarra, dans l'État de Cross River, au Nigeria. Forte de ces nouvelles connaissances, elle n'a perdu que 3 de ses 50 poulets. Elle a donc pu agrandir son élevage et augmenter ses revenus. « J'ai fait un profit sur mes ventes, explique-t-elle, ce qui m'a permis d'acheter 100 poussins, dont seulement 5 sont décédés. »

Mercy a également appris des méthodes à la fois plus rentables et plus écologiques. Comme bien des éleveurs de volaille, elle avait des problèmes de gestion de déchets... Aujourd'hui, elle vend son fumier aux cultivateurs, qui l'utilisent comme engrais.

« Quand j'aurai assez d'argent, j'agrandirai mon poulailler, souligne-t-elle. Je veux pouvoir élever 500 poulets ou plus d'ici décembre. »

*Pour en savoir plus, visitez [cusointernational.org/fr/project/youlead](https://cusointernational.org/fr/project/youlead).*

# Une preuve vivante

Des étudiantes de l'Université Mada Walabu  
s'attaquent aux inégalités hommes-femmes



La coopérante-volontaire Grace Puja 2017, (à gauche)  
en compagnie d'Anene Merga, étudiante.

**A**nene Merga ne possédait que les vêtements qu'elle portait lors qu'elle est arrivée à l'Université Mada Walabu (UMW), en septembre dernier. Cette étudiante de 19 ans était convaincue de l'importance de faire des études postsecondaires. Elle savait qu'un baccalauréat en sciences du sport lui permettrait d'obtenir un emploi et de payer les études de ses frères et sœurs.

Elle avait plusieurs petits boulots entre ses cours pour essayer de gagner assez d'argent pour payer son dortoir et remplir ses besoins essentiels. Mais elle n'arrivait pas à joindre les deux bouts. « Je n'arrivais pas à survivre », raconte-t-elle. Anene était sur le point de se résoudre à abandonner ses études...

Environ 1 200 des 13 000 étudiants de l'UMW sont considérés vulnérables en raison d'un handicap ou d'une situation économique difficile. La majorité d'entre eux sont des femmes.

« Bon nombre des étudiantes de l'UMW viennent de milieu rural défavorisé. Ces femmes sont vulnérables aux abus sexuels en échange d'argent ou de meilleures notes, explique Grace Puja, experte en relations hommes-femmes et coopérante-volontaire de Cuso International. Ces défis nécessitent des stratégies auxquelles doivent participer tous les membres de la société, les femmes comme les

hommes, pour s'attaquer à toutes les formes de discrimination fondée sur le sexe, la situation économique et les capacités. »

Cette Torontoise de 70 ans travaille de concert avec le Bureau de services aux femmes de l'Université et partage son savoir et son savoir-faire dans le domaine de l'intégration des politiques d'égalité hommes-femmes. Pour cette ancienne étudiante de l'Université de Dar es Salaam, en Tanzanie, et de l'Université de Makerere, en Ouganda, la discrimination sexuelle, la violence faite aux femmes et le harcèlement sexuel sont des problèmes omniprésents.

À l'UMW, les étudiantes marginalisées peuvent demander de l'aide financière au Bureau de services aux femmes. Le nombre d'étudiantes qui demandent de l'aide est tellement élevé que les bénéficiaires sont tirées au sort. Au cours de la dernière année, près de 300 étudiants (hommes et femmes) ont reçu de l'aide, à raison de moins de 10 \$CA par mois. Ceux et celles qui n'ont pas été choisis sont contraints d'abandonner leurs études s'ils ne parviennent pas à trouver un autre moyen de subvenir à leurs besoins.

« Le manque d'argent nécessaire pour survivre et acheter leur matériel scolaire les oblige souvent à se tourner vers la prostitution, constate Gishu Adere, directrice du Bureau de services aux femmes. Nous essayons de mettre fin à cette pratique, mais elles ont cruellement besoin

Fasika Tamrat (à gauche) et Saron Buche (à droite), deux étudiantes de quatrième année de droit qui transforment l'université de l'intérieur.





Grace Puja, à droite, une experte des enjeux de genre, aide une université éthiopienne à mettre en place des politiques d'égalité hommes-femmes.

d'argent. C'est un dilemme terrible pour elles. »

Fasika Tamrat et Saron Buche, deux étudiantes en quatrième année de droit et coprésidentes de l'Association des femmes de l'UMW, affirment que les étudiantes qui souhaitent poursuivre des études postsecondaires ont souvent l'impression de ne pas avoir de choix. Bon nombre d'entre elles n'ont même pas de quoi s'acheter un stylo et un calepin, sans oublier des serviettes hygiéniques et du savon... Elles n'ont donc pas accès au même niveau d'études que les hommes.

« Les femmes, particulièrement celles de notre communauté, ne sont pas autorisées à se consacrer à leurs études comme les garçons. Par conséquent, lorsqu'elles arrivent à l'université, elles n'ont pas autant de connaissances qu'eux, explique Fasika. Et presque toutes les étudiantes ont des problèmes financiers. Elles ont besoin d'aide à tous les niveaux. »

L'Association des femmes de l'UMW aide les étudiantes de différentes façons : séances d'orientation, mise en contact avec les services offerts par l'université, ateliers sur l'égalité entre les sexes et activités de plaidoyer pour l'intégration de politiques d'égalité hommes-femmes sur le campus. Les membres de l'Association travaillent également à l'élaboration d'un outil de collecte de fonds pour pouvoir aider plus d'étudiantes.

Fasika se souvient de l'arrivée d'Anene dans le dortoir



À partir de la gauche, Anene Merga et Gishu Adere, directrice du Bureau de services aux femmes.

des filles. « Elle n'avait que les vêtements qu'elle portait. Elle n'avait pas de matelas, pas de draps, pas de couvertures. Elle dormait sans rien du tout. »

**A**nene avait 8 ans lorsque ses parents l'ont placée en famille d'accueil. Ils n'avaient pas les moyens d'envoyer leurs 5 enfants à l'école, et le gouvernement payait l'éducation des enfants en famille d'accueil jusqu'à l'âge de 18 ans. Ses frères et sœurs sont restés à la maison.

Si Anene a pu fréquenter l'école gratuitement, cela n'a pas été sans coûts pour elle. « La vie en famille d'accueil était extrêmement difficile. Je devais faire tout l'entretien ménager et m'occuper des enfants. Ma famille d'accueil me nourrissait, m'habillait et m'envoyait à l'école, mais

je ne recevais pas un sou. Je n'ai donc pas pu économiser pour plus tard », précise-t-elle.

« Si je travaille sur des chantiers de construction et que je nettoie les vêtements d'autres étudiants pendant mes temps libres, c'est pour envoyer de l'argent à mes parents pour que mes frères et sœurs puissent fréquenter l'école. Je ne garde pas cet argent pour moi, car je veux qu'ils poursuivent leurs études. Je me sens responsable d'eux. »

Incapable d'aider sa famille tout en payant ses études, Anene a dû prendre une décision difficile : interrompre sa formation. Heureusement, Fasika et l'Association des femmes sont intervenues ! Elles ont réussi à convaincre le Bureau de services aux femmes de court-circuiter la loterie afin d'accorder de l'aide financière à Anene, à raison de 200 birrs (9,42 \$CA) par mois pour ses frais de scolarité et de première nécessité.



femmes se rencontrent pour discuter d'égalité hommes-femmes, de santé et de protection des femmes et d'autres problèmes rencontrés par les étudiantes. Des professeurs sont récompensés pour avoir offert du tutorat gratuitement à des étudiantes. Les employés sont formés pour réduire la violence faite aux femmes et intervenir adéquatement, si nécessaire. L'Université s'appête également à mettre

en œuvre une politique contre le harcèlement sexuel afin de tenir les professeurs responsables de leurs actes.

Ces avancées sont en grande partie dues à des femmes comme Gishu, Grace et Anene, qui refusent le statu quo et qui continuent à lutter pour améliorer les conditions de vie des femmes et des filles.

## Les femmes, particulièrement celles de notre communauté, ne sont pas autorisées à se consacrer à leurs études comme les garçons.

« Le Bureau de services aux femmes a changé ma vie, raconte Anene. Ils ont été très gentils et très accueillants. Ils m'ont aidée à plusieurs niveaux. Sans eux, j'aurais dû abandonner l'université. »

L'histoire d'Anene n'est malheureusement pas unique. Et les difficultés ne disparaissent pas d'elles-mêmes à l'obtention d'un diplôme. Les femmes continuent à subir de la discrimination sur le marché du travail, précise Gishu. Des 45 postes de cadre à l'UMW, seulement 3 sont occupés par des femmes. « Les femmes veulent des emplois, mais elles n'ont pas les mêmes possibilités que les hommes, explique-t-elle. Depuis mes études, j'ai pu constater à quel point les femmes subissent des inégalités et de la discrimination. Je veux que ça change. C'est important pour moi. »

Heureusement, on observe déjà certains changements. Toutes les semaines, les membres de l'Association des

« Comme nous étudions en droit, nous comprenons la loi. Et en tant qu'étudiantes, nous comprenons toute l'importance de ces problèmes, explique Fasika, qui souhaite devenir avocate ou juge après ses études. Nous croyons qu'avec notre formation en droit, notre expérience personnelle et notre passion pour les étudiantes, nous pouvons arriver à résoudre ces problèmes. »

Lorsqu'Anene retournera chez elle dans trois ans, son diplôme en main, elle continuera à travailler pour que ses frères et sœurs puissent fréquenter l'école et sensibilisera les jeunes de sa communauté aux droits des femmes et à l'égalité hommes-femmes. « J'assumerai cette responsabilité. Je leur parlerai de ma vie et de mon expérience. Je leur dirai que les difficultés ne doivent pas nous arrêter, souligne-t-elle. J'en suis la preuve vivante ! »



# Idées nouvelles

Aider les cultivateurs  
philippins à prospérer

L'agricultrice Jocelyn Chaba, 64 ans, membre d'origine de la Coopérative Pecuaría.

Le philippo-Canadien Mandy Borja a décidé de mettre sa vaste expérience en agriculture, en génie et en développement au service de son pays d'origine. Cet ingénieur retraité en agriculture et en environnement est aujourd'hui coopérant-volontaire pour Cuso International, à titre de conseiller en gestion des savoirs auprès de Trias-Southeast Asia.

Les 62 années d'expérience de cet ancien consultant d'ADEC, spécialiste en agriculture pour le gouvernement philippin et gestionnaire de projets pour le Fonds mondial pour la nature (WWF) des Philippines en faisaient le candidat parfait pour aider des organismes agricoles à rationaliser et mettre à jour leurs façons de faire.

## La coopérative est devenue une source d'innovation.

« Il a ouvert nos esprits aux idées nouvelles », raconte Gerald Prila, inspecteur des systèmes de contrôle interne de la Coopérative de développement Pecuaría (PDCI). Cette coopérative est située dans la municipalité de Bula, dans la province de Camarines Sur, aux Philippines. Elle compte plus de 400 membres, qui cultivent du riz et du sucre muscovado biologique. Sa création officielle remonte à 1991, lors de la réforme agraire nationale. Après des conflits entre des groupes agricoles concurrents, on a distribué 1,7 hectares de terre cultivable et 600 pieds carrés supplémentaires pour la construction d'une maison à 426 familles.

Jocelyn Chaba, 64 ans, est l'une des membres d'origine de la coopé-

ative. Elle se souvient des difficultés rencontrées lors du passage à la culture biologique. « Ce fut difficile, bien sûr, souligne la mère de 10 enfants. C'était une première pour nous. Nous avons fait plusieurs essais. Avec le temps, nous nous sommes familiarisés avec cette approche, et c'est devenu plus facile. Nous avons appris! »

Sa première récolte de riz biologique a donné un riz plus sucré et un meilleur rendement. En plus, cela lui a permis de réduire ses dépenses d'exploitation et d'investir ailleurs. « Nous n'avons plus besoin d'acheter d'engrais, explique-t-elle. Et nous n'avons plus à couper l'herbe avant de semer. » L'argent ainsi épargné lui a permis d'acheter toutes sortes de choses pour sa famille. Et elle a maintenant du temps pour semer des patates douces, des bananes et des légumes.

La coopérative est devenue une source d'innovation en développement rural, et grâce à une demande stable pour ses produits, les producteurs ont de meilleurs revenus, d'après le rapport 2017 de l'International Land Coalition.

### Un rêve tout simple

Mandy, qui vit à Toronto, a travaillé avec les cultivateurs de la Coopérative

afin de documenter leurs techniques. « J'ai analysé leurs techniques de plantation, d'entretien, de récolte, d'assèchement du riz et de commercialisation, explique-t-il. J'ai donc pu constater leurs bons coups et les points à améliorer. »

En collaboration avec les cultivateurs, Mandy a rédigé un guide pour améliorer leurs systèmes, augmenter leur production et élargir leur marché. Son aide a été tellement utile que la Coopérative cherche actuellement à voir comment aller plus loin et permettre à ses membres de développer d'autres projets, souligne Gerald Prila.

Pour Mandy, l'important, c'est de mettre en place des procédés qui aideront véritablement les cultivateurs à réussir et à prospérer. « Je constate déjà des changements dans l'attitude des cultivateurs. Ils se préoccupent de la protection et de la durabilité de l'environnement dans le contexte de la production agricole. Ils souhaitent acquérir et utiliser les technologies appropriées en agriculture, en agroforesterie et en gestion de l'eau. J'ai un rêve tout simple pour eux : qu'ils soient en mesure d'améliorer leurs technologies et de mener leurs activités agricoles de façon durable, dans le but ultime d'améliorer leurs conditions de vie. »



Le coopérant-volontaire Mandy Borja 2018, (à droite), à Camarines Sur.



À partir de la gauche, les activistes honduriennes Grecia Lozano, Ana Lucia Armijo, Regina Fonseca et Mayki Graff militant pour les droits des femmes.

# Un goût de pas assez

Six mois avec Cuso International au Honduras comme coopérante-volontaire dans une organisation de défense des droits des femmes, ce n'était vraiment pas assez pour Kristjanna Grimmel. Elle est donc finalement restée deux ans. De plus en plus investie dans son travail auprès du Centro de Derechos de Mujeres (Centre des droits des femmes), cette Albertaine experte en communication a décidé de rester là où on avait besoin d'elle, c'est-à-dire à Tegucigalpa.

J'ai compris que tout ce qui touche aux droits de la personne exige des efforts très soutenus, a déclaré Kristjanna. « La prolongation de mon affectation m'a donc semblé fondamentale et m'a amenée à participer à des projets importants et à nouer des relations plus solides. »

Kristjanna a travaillé avec Neesa Medina, une spécialiste en analyse comparative entre les sexes, pour préparer des plans stratégiques, des propositions de collecte de fonds et des campagnes de communication sur le droit du travail,

la santé sexuelle et reproductive et l'élimination de la violence faite aux femmes.

Le Centro de Derechos de Mujeres, l'une des organisations féministes les plus anciennes du Honduras, a consacré plus de 25 ans à la défense des droits des femmes et à la promotion de la première loi sur la violence conjugale en 1997. Plus de deux décennies plus tard, l'organisation continue d'exiger des changements. Selon ses recherches, une femme est assassinée toutes les 16 heures au Honduras. En 2015, 2 200 femmes et jeunes filles ont déclaré avoir été agressées sexuellement. L'année suivante, 775 filles de 10 à 14 ans ont accouché après avoir été agressées sexuellement, généralement par des membres de leur famille. Ces victimes obtiennent rarement justice.

Un rapport de 2015 de la Commission interaméricaine des droits de l'homme mentionne un taux d'impunité d'environ 95 % pour les crimes contre les femmes. Et malgré les taux élevés de violence sexuelle, l'avortement



Les coopérantes-volontaires Claudia Molina 2017, et Kristjanna Grimmelt 2017, en compagnie de Nahomi Fernandez, étudiante et bénévole.

En 2015, 2 200 femmes et jeunes filles ont déclaré avoir été agressées sexuellement.

reste en tout état de cause un crime. La pilule du lendemain est encore interdite, malgré son statut de contraceptif oral non abortif approuvé par l'Organisation mondiale de la santé.

Kristjanna a contribué à la création du collectif Somos Muchas (Nous sommes nombreuses). Les chefs religieux, les féministes et les groupes de défense des droits de la personne qui en font partie réclament la dépenalisation de l'avortement dans des circonstances exceptionnelles telles que les agressions sexuelles ou le risque pour la santé de la mère.

« Le sujet est d'autant plus délicat que le Honduras est un pays très religieux, souligne Kristjanna. Cependant, le collectif l'a abordé avec des faits en faisant valoir, par exemple, que les jeunes filles courent cinq fois plus de risques de mourir lors de l'accouchement ».

L'activisme du collectif a déclenché un débat national couvert par les médias de tout le pays et généré une

immense vague d'appuis d'éminents experts, dont le président de l'Association nationale des gynécologues et obstétriciens. Si leurs efforts n'ont malheureusement pas suffi pour décriminaliser l'avortement avant le départ de Kristjanna, cette lutte demeure un enjeu prioritaire pour le collectif.

Gilda Rivera, la directrice générale du Centro de Derechos de Mujeres, souhaite voir plus de jeunes femmes lutter pour leurs droits et vivre comme elles l'entendent. Pour Gilda Rivera le bonheur est un droit à défendre, comme tant d'autres pour lesquels elle se bat. Kristjanna partage son point de vue!

« Être témoin de la situation des femmes dans un pays où le contexte est très différent du nôtre me fait apprécier ce que nous avons au Canada, souligne Kristjanna. Et la lutte est loin d'être terminée. »

*Pour en savoir plus sur l'expérience de Kristjanna, visitez son blog sur [tegusblog.wordpress.com](http://tegusblog.wordpress.com).*

# À propos des anciens

Lieu de partage et de retrouvailles

## David et Inga Chapman

Zambie, 1966–1968

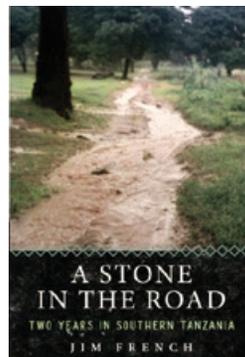
En 1966, ma femme Inga et moi sommes partis en Zambie comme coopérants-volontaires de Cuso International. J'enseignais les mathématiques et les sciences au Canisius College. Inga a enseigné l'art et supervisé des étudiants-enseignants au Charles Lwanga Teachers College voisin. Nous avons poursuivi cette expérience pendant deux ans et demi et avons eu notre premier enfant en Zambie. L'Université de Zambie qui venait d'ouvrir m'a engagé et j'y ai enseigné pendant trois ans. C'est au cours de cette période qu'est né notre deuxième enfant.

Nos filles ont toutes deux fréquenté l'Université de Colombie-Britannique au premier cycle, puis la Faculté de médecine. Elles exercent maintenant la médecine et vivent près de nous avec leurs familles. Notre expérience avec Cuso International a changé notre vie.

## Jim French

Tanzanie, 1967–1969

Mon épouse Marlyn et moi avons travaillé avec Cuso International dans le sud de la Tanzanie, de 1967 à 1969. J'ai écrit un mémoire sur ces années-là, intitulé *A Stone in the Road: Two Years in Southern Tanzania* (en anglais seulement). Il est



publié par Tellwell Talent et disponible sur Amazon et Indigo. D'autres coopérants-volontaires de Cuso International pourraient trouver ce récit intéressant.

## Claudia Serray

Colombie, 1971–1973

Voici un fait intéressant sur ce que l'on pourrait appeler l'effet Cuso International à long terme : ma fille, née après mon retour au pays, s'est toujours beaucoup intéressée aux nouveaux arrivants. Elle est d'ailleurs devenue thérapeute pour les nouveaux venus au Red River College. Elle parle quatre langues, dont l'espagnol. Elle a également vécu et travaillé à l'étranger.

Peut-être a-t-elle été influencée par les appels fréquents et les multiples visites de réfugiés chiliens chez nous alors qu'elle n'était qu'une petite fille; il faut admettre que ce n'était pas chose courante à Winnipeg-Sud. Je suis très reconnaissante d'avoir pu vivre une expérience colombienne.

## Gabrielle Henry

Tanzanie, 1970–1973

L'autobiographie que je suis en train d'écrire parle abondamment de mes années en Tanzanie. Ma mère a gardé toutes mes lettres qui foisonnent de renseignements et d'impressions sur cette époque.

## Jennifer Watts

Nicaragua, 1985–1987

Forte de sa réussite comme directrice du service d'aide à l'établissement et à l'intégration des immigrants de l'ISANS (Immigrant Services Association of Nova Scotia), Jennifer Watts est maintenant la nouvelle directrice générale de cette association.

Conseillère municipale du conseil régional d'Halifax pendant huit ans, Jennifer a une formation en développement communautaire, en planification urbaine et rurale et en affaires municipales. Elle a vécu en Amérique centrale et au Moyen-Orient et sa famille s'est beaucoup investie dans le soutien aux réfugiés par le biais de parrainages privés et de programmes universitaires pour les réfugiés.

## Dennis Tessier

Tanzanie, 2006–2009

Après son affectation comme coopérant-volontaire de Cuso International, Dennis Tessier a cofondé la société sans but lucratif Appropriate Rural Technology Institute Tanzania (ARTITZ), ce qui l'a amené ensuite à créer deux autres sociétés : ARTI Energy, en 2011 et, Charcoal Briquettes Tanzania Limited (CBTL).

Son équipe a formé plus de 3 000 jeunes afin qu'ils se lancent en affaires dans le secteur de l'énergie renouvelable. Elle a également distribué plus de 30 000 lampes solaires en Afrique de l'Est.



## Point de mire

### Judy Mill

Zambie, 1972–1974

Malawi, 1974–1976

Judy Mill est une jeune infirmière lorsqu'elle devient coopérante-volontaire de Cuso International en Zambie, en 1972. Selon Judy, c'est son expérience de coopérante-volontaire en Zambie et son affectation au Malawi qui l'ont motivée à poursuivre sa formation d'infirmière et à se concentrer sur la santé publique.

« Mon travail à l'étranger m'a fait comprendre que la santé publique est plus que l'absence de maladie, raconte Judy. Les facteurs sociaux, les croyances culturelles et l'économie influencent également la santé. »

Ses séjours en Afrique auprès de femmes séropositives renforceront par la suite son désir d'obtenir un doctorat. Elle concentre alors ses recherches sur l'expérience des populations marginalisées, y compris les peuples autochtones du Canada vivant avec le VIH.

« Mon travail à l'étranger avec Cuso International a influencé mon engagement auprès des populations vulnérables et mon désir de me spécialiser en santé mondiale, a-t-elle déclaré. Il est essentiel d'être un citoyen du monde et de rendre le monde meilleur ».

À titre de vice-doyenne à la santé mondiale à l'Université de l'Alberta au milieu des années 2000, Judy a développé des possibilités d'apprentissage novatrices pour les étudiants canadiens et étrangers en soins infirmiers intéressés par la santé mondiale.

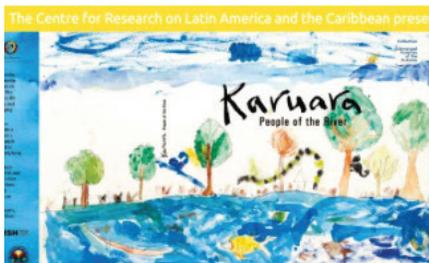
En 2012, l'Association canadienne des infirmières et infirmiers en VIH/sida a décerné à Judy Mill le prix Andrew Johnson pour sa contribution exceptionnelle aux soins infirmiers liés au VIH/sida.

*Connaissez-vous quelqu'un dont on devrait parler dans Souvenirs d'autrefois? Envoyez les détails par courriel à [editor@cusointernational.org](mailto:editor@cusointernational.org).*

### Stephanie Boyd

Pérou, 1997–1999; 2002; 2010; 2011–2012 et depuis 2017

La coopérante-volontaire Stéphanie Boyd distribue le livre *Karuara*,



*People of the River* (en anglais seulement) dans les écoles. Le livre comprend des mythes et des légendes de la région amazonienne du Pérou. Le livre et le film d'animation sur lesquels travaille actuellement Stéphanie font partie d'une campagne visant à protéger l'Amazonie et la culture des peuples indigènes.

Ce recueil de légendes et d'histoires racontées par des aînés kukamas de l'Amazonie péruvienne est illustré par leurs petits-enfants.

### Nella Patricia Chams Sanmartin

Nicaragua, 2017–2018

La proposition de Cuso International de me rendre au Nicaragua en tant que coopérante-volontaire Sud-Sud



de Colombie m'a un peu déstabilisée et inquiétée, car je n'avais jamais pensé aller là-bas. Dans le cadre de mon affectation comme conseillère en renforcement organisationnel auprès de notre partenaire, je travaillais avec des coopératives de production de cacao.

Pendant mon séjour, j'ai eu l'occasion d'aider les gens, d'apprécier la beauté des paysages, de rencontrer des personnes formidables, de profiter d'une tranquillité absolue et de découvrir de nouvelles façons de penser. J'ai également dû surmonter les défis que posent le choc culturel ainsi que les méthodes et les conditions de travail différentes. Le plus difficile pour moi a été de faire face au harcèlement de rue.

Mon expérience en tant que coopérante Sud-Sud a été un vrai cadeau, qui m'a donné l'opportunité de poursuivre ma croissance personnelle et professionnelle. J'ai appris que le succès dépend en grande partie de notre attitude face aux défis.

J'espère donner aux gens l'envie de faire de la coopération volontaire, d'élargir leurs horizons, de découvrir, d'apprendre et de contribuer au développement d'autres communautés. Comme dit le proverbe, « Le monde est trop grand pour rester au même endroit ».

# Des vies bien remplies

## Suzanne Labelle

Sierra Leone, 1974–1976

Suzanne Labelle, ancienne coopérante-volontaire de Cuso International, est décédée le 5 juillet 2018 à Montréal après une longue bataille contre le cancer. Cette professeure d'arts plastiques, qui a beaucoup voyagé après son expérience avec Cuso International, notamment au Népal, a noué des amitiés solides à travers le monde et fait énormément de bénévolat avec son mari, George Vandrish. Les vidéos de ses voyages peuvent être consultées sur YouTube, la plus récente étant une merveilleuse fête d'anniversaire pour ses 68 ans, en juin 2018, à Montréal.

## Harry Baglolo

Ouganda, 1966–1968

Harry Prentice Baglolo, de Bonshaw



à l'Île-du-Prince-Édouard, est décédé le 29 mai 2018, à l'âge de 76 ans. Il manquera à ses fils bien-aimés et à leur mère Susan Hornby, fidèle compagne de Harry. De nombreux amis et collègues de l'Île-du-Prince-Édouard et du monde entier ressentiront profondément le vide laissé par son départ.

## Richard Denham

Tanzanie, 1967–1969

Harold Richard Denham, travailleur humanitaire et ingénieur civil, est décédé le 19 avril 2018 à l'âge de 73 ans. De 1967 à 1969, Rich et son épouse Donna ont passé deux ans en Tanzanie dans le cadre de projets de travaux publics, de santé et d'enseignement. En 2014, après sa retraite, Rich a publié *Once Upon a Time in Africa* (en anglais seulement), un livre basé sur les lettres et l'autobiographie de Donna qui raconte leurs expériences de travail et leurs voyages.

En 1992 The Association of Professional Engineers of Ontario (aujourd'hui Professional Engineers Ontario) a décerné à Richard son prix de la citoyenneté en reconnaissance de son travail humanitaire. La citation qui accompagnait le prix soulignait également son apport à la création d'un environnement propice à la contribution des femmes à l'ingénierie et à la réalisation de leur plein potentiel.

## Charles Williams

Membre du conseil d'administration 1970–1979 et 1982–1984 Le décès de Charles Melville Williams (surnommé Red), à l'âge vénérable de 93 ans, est une immense perte pour le milieu de l'agriculture de l'Ouest canadien. Parallèlement à une carrière de sept décennies à l'Université de Saskatchewan, Charles fut un conseiller en politiques publiques

respecté auprès des gouvernements fédéral et provincial.

Il a joué un rôle déterminant dans la création du Conseil canadien de protection des animaux. De plus, il a participé à de nombreux projets internationaux de recherche et développement et dirigé de nombreuses organisations locales et nationales, dont Cuso International et l'Orchestre symphonique de Saskatoon. Il a été nommé professeur de l'année à l'École d'agriculture, membre de l'Ordre du Canada, membre de l'Institut agricole du Canada et membre honoraire à vie de la Société canadienne de vulgarisation agricole. Charles Williams a été intronisé au Temple de la renommée agricole de la Saskatchewan en 1996.

## Ian Stewart

Membre du conseil d'administration 1997–2008, Coopérant dans la communauté

Ian Affleck Stewart, originaire d'Ottawa, est décédé le 24 octobre 2014. Après avoir fréquenté l'Université de Toronto, il fait un baccalauréat en économie à l'Université Queen's, puis une maîtrise et un doctorat à Oxford et Cornell. Il enseignera ensuite au Collège Dartmouth avant de revenir travailler à la Banque du Canada.

Engagé dans la fonction publique, il est tour à tour conseiller économique auprès du premier ministre, sous-ministre de l'Énergie, des Mines et des Ressources naturelles et sous-

ministre des Finances. Il siègera également aux conseils d'administration de Cuso International et de la Société de recherche et de développement social, et présidera les conseils d'administration du Centre de défense de l'intérêt public et du Centre d'étude des niveaux de vie.

### Jane Burke-Robertson

Jamaïque, 1992

Jane Burke-Robertson est décédée chez elle le 4 mai 2013, entourée de son mari, de ses enfants et de sa famille, après une lutte de trois ans contre le cancer. Admise au Barreau de l'Ontario en 1987, Jane a mené une carrière juridique unique et exceptionnelle pendant près de 30 ans. Sa pratique essentiellement consacrée aux organismes de bienfaisance et aux OSBL lui a valu une renommée nationale et le titre de chef de file dans son domaine.

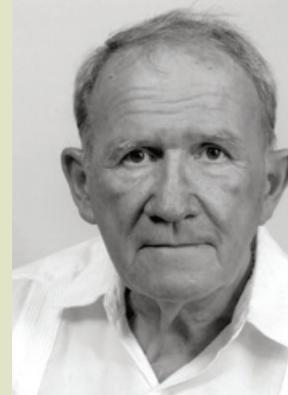
En 2011, elle a reçu le prix AMS John Hodgson en reconnaissance de son leadership et de son travail dans le domaine caritatif. En 2012, une publication juridique a attribué à Jane le titre d'avocate de l'année dans sa spécialité pour la région d'Ottawa. En plus d'avoir reçu la Médaille du jubilé de la Reine, Jane a été nommée Soeur servante et Commandeur de l'Ordre de l'Ambulance Saint-Jean par la gouverneure générale du Canada. En 2010, Jane a été choisie comme bénévole de l'année par la Thinking in Pictures Educational Society (organisme éducatif sur l'autisme).



## En souvenir de Bill McNeill

**B**ill McNeill, ancien bénévole et cadre supérieur de Cuso International, a été un pionnier du développement international au Canada. Il est décédé le 25 mars 2018 à l'âge de 81 ans.

Des amis et d'anciens collègues se souviennent de Bill comme un chef qui n'avait pas peur de prendre des risques. Selon sa collègue, Barbara (Geddes) Hoffman, qui a prononcé son éloge funèbre, Bill s'est vraiment épanoui chez Cuso International.



« À son arrivée chez Cuso, Bill a développé ce qui allait devenir sa principale force : trouver des moyens d'aider les gens à découvrir leurs talents en leur offrant des emplois exigeants, souligne Barbara. S'il s'est souvent retrouvé à affecter des coopérants-volontaires sans trop savoir s'ils parviendraient à relever le défi, il a toujours été là pour les soutenir. »

Et d'ailleurs une ancienne coopérante-volontaire et membre du personnel reconnaît que c'est à Bill qu'elle doit sa carrière : « Il m'a embauchée à Cuso et m'a offert le poste de directrice alors que d'autres programmes de Cuso étaient hésitants à offrir un tel emploi à une femme. »

« Bill n'était pas seulement un pionnier du développement international, c'était aussi un pionnier de l'égalité des sexes, car il croyait fermement au traitement égal et respectueux de tous les êtres humains. Bill était en avance sur son temps en nommant des femmes dans des postes de haute responsabilité », ajoute Barbara.

Né en 1936 à Manitou, au Manitoba, Bill commence sa carrière en développement international chez Cuso International. En 1963, il part au Nigeria comme coopérant-volontaire, où il enseignera à l'école secondaire Santa Cruz, à Umuahia. Dès 1965, il devient le premier employé à temps plein du bureau national de Cuso International au Nigeria.

Deux ans plus tard, il est nommé directeur du bureau de l'Afrique de l'Ouest, puis directeur des opérations canadiennes. Il deviendra plus tard directeur général d'Entraide universitaire mondiale Canada, un poste qu'il occupera pendant près de 20 ans. De plus, le gouvernement du Pérou lui remettra l'Ordre du Mérite pour son aide précieuse pour l'obtention du financement nécessaire à l'installation de services d'eau courante à Lima.

« Comment un jeune homme originaire d'un village manitobain n'ayant pas eu la chance de faire des études secondaires est-il parvenu à jouer un rôle aussi majeur? Cela s'explique de deux façons, à mon avis. Premièrement, il n'avait pas peur de prendre des risques. Deuxièmement, il avait un intérêt profond pour l'humanité », constate Barbara, ancienne coopérante-volontaire au Sarawak, de 1964 à 1966, et à Kalua Lumpur, en 1971, avec son mari Peter.

Bill laisse dans le deuil son partenaire de longue date, Robert Sterling, ainsi que sa soeur, Arlene Southern, et son frère, Don McNeil.

## Souvenirs d'autrefois



Reconnaissez-vous quelqu'un sur cette photo? Aidez-nous à dépoussiérer le passé en partageant vos souvenirs ou en identifiant les personnes sur la photo! Envoyez un courriel à [editor@cusointernational.org](mailto:editor@cusointernational.org) ou un gazouillis à [@Cusolntl](https://twitter.com/Cusolntl) à l'aide du mot-clic [#souvenirs](https://twitter.com/Cusolntl). Vos réponses seront publiées dans le prochain numéro du *Catalyseur*.

### Avez-vous reconnu quelqu'un sur la photo?

Nous avons demandé à nos lecteurs d'essayer de deviner qui se trouvait sur cette photo.

« J'étais étonné de me voir dans la photo Alumni Flashback du dernier magazine Catalyst. Cette photo fut prise en lors de la réunion interrégionale de Cuso International au Collège de la protection civile du Canada à Arnprior, la semaine du 8 décembre 1980. »

- Kerrie Strathy, Fidji 1996–1998; Conseil d'administration 1999–2005 & 2007–2008; Coopérante dans la communauté



Lisez le discours complet et les autres soumissions à [cusointernational.org/anciens](http://cusointernational.org/anciens)



## Voilà pourquoi je donne

Pamela Thompson, psychologue agréée et thérapeute certifiée en Hakomi vivant à Edmonton, en Alberta, croit à l'importance du partage des compétences. En 2004, elle s'associe à Cuso International pour faire de la coopération-volontaire au Women and Children's Protection Centre (Centre de protection des femmes et des enfants) de Cebu, aux Philippines.

« Je me suis portée volontaire à la fois pour aider les femmes et les enfants victimes de violence et pour défendre les droits des personnes menacées d'exploitation, surtout les enfants et les jeunes défavorisés, a déclaré Pamela. J'ai travaillé avec d'autres psychologues, Chingay Olasiman et Rose Gonato, qui étaient déterminées à apprendre afin d'aider leur communauté. À mon arrivée, j'ai été décontenancée par le manque de ressources professionnelles accessibles aux psychologues et à leurs clients. Des outils et de l'information que nous tenons pour acquis au Canada. Ça m'a vraiment interpellée et je me suis totalement investie. »

Et son engagement n'a pas failli depuis son retour au pays, en 2006.

« Pour moi, il n'y a pas d'autre choix que de soutenir les régions en développement où l'accès aux informations et aux ressources professionnelles les plus récentes n'est pas la norme. Et Cuso offre ce soutien de manière tangible, souligne-t-elle. J'avais à cœur de garder le contact avec Cuso International et de lui apporter mon soutien financier. Mon expérience a dépassé de loin tout ce que j'avais pu imaginer; et maintenant je suis convaincue de la nécessité de tout ce que nous faisons dans les pays où nous travaillons. »

Pamela Thompson, Philippines 2006

Vous souhaitez en savoir plus sur les moyens de contribuer à la mission de Cuso International en faisant des dons mensuels? Communiquez avec Shobi Sivaraj, conseillère, campagnes annuelles de financement.

**CUSO**  
International

Téléphone (sans-frais) : +1.888.434.2876 poste 224 | Courriel : [shobi.sivaraj@cusointernational.org](mailto:shobi.sivaraj@cusointernational.org)

# Super Social



Pérou



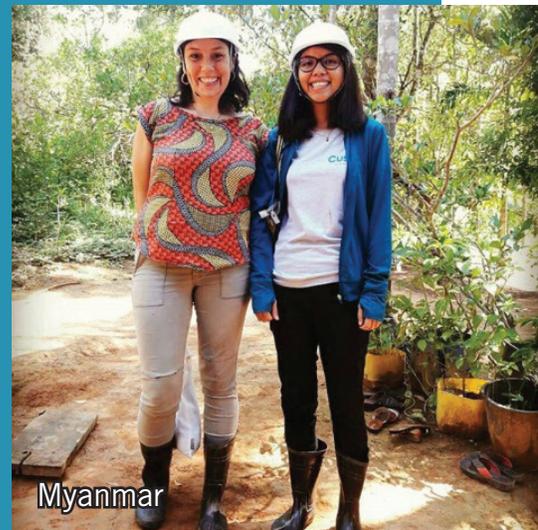
Honduras



Nigeria



Bolivie



Myanmar

#cusointernational

**CUSO**  
International